

Joëlle Sutter-Razanajohary

Qui nous roulera la pierre ?

Les femmes dans l'Église



Contenu

1. [Quatrième de couverture](#)
2. [Titre](#)
3. [Copyright](#)
4. [Sommaire](#)
5. [Introduction](#)
6. [I. Apprendre à lire la Bible pour bien l'écouter](#)
7. [II. Au cœur des textes](#)
8. [III. Pour qu'aujourd'hui compte](#)
9. [Conclusion](#)

Qui nous roulera la pierre ?

Les femmes dans l'Église

Marie Madeleine, Marie et Salomé se rendent au tombeau pour embaumer le corps de Jésus ; mais elles sont préoccupées : Qui leur roulera la pierre ? Et pourtant, l'obstacle n'est déjà plus là; la pierre a été roulée. Plus rien n'empêche ces femmes – et avec elles, toutes les femmes – d'être les témoins de la résurrection et d'occuper dès lors pleinement une place dans la société et dans l'Église. Jésus a levé les interdits d'un monde patriarcal enfermé dans ses prérogatives en confiant à ces femmes la mission d'annoncer sa résurrection.

Aujourd'hui encore, de nombreuses barrières entravent celles qui souhaitent servir le Christ et son Église. Elles privent les femmes – mais également les hommes – d'accéder à la nouveauté d'un Royaume où « il n'y a plus ni homme ni femme ».

Par une démonstration biblique très étayée et rigoureuse, l'auteure montre qu'il est possible et légitime pour les femmes de s'investir pleinement dans la vie sociale et ecclésiale.

Joëlle Sutter-Razanajohary, est diplômée de la Faculté de théologie Jean-Calvin d'Aix-en-Provence. Elle est pasteur des églises baptistes (FEEBF).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

-
1. Gordon Fee, Douglas Stuart, *Un nouveau regard sur la Bible*, Vida, 2013.
 2. Georges et Dora Winston, *Les femmes dans le ministère chrétien*, Excelsis, 2007.
 3. Valérie Duval-Poujol, *10 clés pour comprendre la Bible*, Empreinte temps présent, 2011.

II. Au cœur des textes

Lorsque les milieux fondamentalistes (qu'ils soient évangéliques, catholiques, juifs ou musulmans) s'appuient sur les Écritures pour définir « la femme », son être, son agir, son devenir, c'est immanquablement vers Genèse 2,18 (ou son corollaire dans le Coran) qu'ils se tournent pour affirmer que « la femme » a été créée « pour l'homme ». *L'Éternel Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui ferai une aide qui soit son vis-à-vis⁴. »* Ils définissent ensuite très rapidement son rôle principal : l'aide et la soumission à celui à qui elle doit la vie. Cette définition, située avant l'épisode de la chute de Genèse 3, n'est pas conditionnée par le péché et reflète donc pleinement la volonté initiale et parfaite de Dieu pour le couple et par voie de conséquence l'état de perfection pour la femme. Lorsque l'apôtre Paul reprend cette affirmation dans le Nouveau Testament, il semble faire de cette proposition le cœur et le point initial de toute sa réflexion concernant les rapports homme-femme dans le christianisme. *En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme ; et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme⁵.*

Pendant plusieurs décennies, cette lecture a posé son empreinte dans ma vie, limitant tous mes actes et interrogeant systématiquement toutes mes velléités d'avancer, de construire au-delà de cette attitude de soumission silencieuse que j'avais choisie comme modèle de vie. Je ne voyais pas alors combien la référence à ces textes comme seul fondement des relations homme-femme conduisait à une structuration relationnelle particulièrement destructrice. En effet, cette perspective soumet toutes les interactions et tous les sujets propres aux femmes à leur subordination aux hommes : « Femmes fidèles et fécondes », ou « épouses et mères », « femmes-filles de », tant qu'elles ne sont pas mariées. Femmes qui n'existent que par leur relation à un homme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le rabbin contemporain Haim Dinovisz¹⁹ rebondit sur ce cri : *Il est dit en Genèse 2,18 : Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme (Adam) soit seul, Je vais lui faire une aide en face de lui ».* Généralement, ce verset est compris de la manière suivante : *L'homme ayant été créé, il avait besoin d'une aide, d'une sorte de serviteur qui lui faciliterait certaines tâches et le soulagerait dans ses problèmes et difficultés. C'est pourquoi la femme fut créée ! »* Cette lecture, totalement erronée et dépourvue de rigueur, a l'immense inconvénient de faire de l'homme le centre du monde et de la femme, sa servante. Elle devient l'éternelle seconde qui n'existe que par rapport à autrui. L'homme, par contre, existe par lui-même et se suffit à lui-même. Celui qui lit ce verset de cette façon, oublie qu'il avait lu auparavant un autre verset qui disait que l'homme, Adam, était mâle et femelle (Genèse 1,27). La Torah nous a informés une fois pour toutes : Adam ne veut pas dire l'homme, mais l'homme et la femme. Or, dans notre verset (2,18), il est dit : *Il n'est pas bon qu'Adam soit seul... et non : Il n'est pas bon que le mâle soit seul.* Ainsi, lorsque la Torah parle de la solitude d'Adam, elle fait allusion à l'homme et à la femme. C'est l'homme et la femme qui étaient seuls, et c'est pour remédier à leur solitude que Dieu décida de faire quelque chose. Une lecture tout à fait nouvelle, mais profondément juive, se dévoile devant nos yeux. La femme n'a pas été créée pour rendre des services à l'homme. C'est à elle aussi que Dieu faisait allusion lorsqu'il dit : *Il n'est pas bon que ADAM soit seul !*

Cette lecture transforme totalement la compréhension que l'on peut avoir légitimement de ces textes : ce ne serait pas seulement la femme qui serait *ezer ke-negd-o* pour l'homme ! L'homme aussi serait *ezer ke-negd-o* pour la femme ! Chacun serait pour l'autre soutien et force, lieu de parole et d'autorité, à la fois équivalence et altérité !

Ces affirmations pourraient sembler incongrues si le texte biblique lui-même ne les confirmait : Genèse 1,27 annonce qu'Adam est créé par Dieu sous deux formes, mâle et femelle, ceci étant confirmé par Genèse 5,1 qui l'affirme à son tour. Reprenant les principaux éléments de 1,27, le texte ouvre une nouvelle section, tout en concluant le passage précédent et fait ainsi office de texte charnière : *Voici le livre de la descendance d'Adam. Le jour où Dieu créa l'Adam, il le fit à la ressemblance de Dieu, il les créa mâle et femelle et il leur donna le nom d'Adam, le jour où ils furent créés.* Il n'est donc plus possible de conserver encore le moindre doute à ce sujet : Adam est bien le nom donné par Dieu au mâle **et** à la femelle du couple. Cette confirmation « post-chute » devrait totalement transformer le regard jeté traditionnellement sur Genèse 2 et la prétendue subordination naturelle de la femme à son compagnon. Ce rappel autorise le lecteur à traduire par humain et non seulement par homme le terme Adam quand il se présente dans les textes et que le sens général du texte le permet. Les positions traditionalistes reconnaissent la plupart du temps que la mention d'Adam en Genèse 1,27 recouvre les deux réalités, mais dès que l'on entre dans Genèse 2, l'interprétation selon laquelle le terme Adam désigne le masculin uniquement reprend ses droits, sans aucune explication ni justification préalable ! Personne ne sait en vertu de quoi Adam en Genèse 2 signifierait autre chose qu'en Genèse 1,27 et 5,1. Personne ne justifie ce

changement non plus... Ainsi, Bruce Waltke²⁰, traduit le terme Adam de Genèse 1,27 par « genre humain » avant d'ouvrir un nouveau chapitre de son livre avec une affirmation aussi ahurissante que celle-ci : *Dieu établit ce modèle (de la priorité masculine en matière de gouvernement) en créant Adam le premier et la femme pour aider l'homme. (...) N'est-il pas raisonnable de penser que si Dieu avait voulu l'égalité en matière de gouvernement, il aurait formé Adam et Ève en même temps afin qu'ils puissent s'aider mutuellement ?* Matthieu Richelle²¹, reconnaît quant à lui la polysémie du terme : *la première occurrence où le texte consonantique est de manière non équivoque dépourvu d'article défini, et indique donc un nom propre, apparaît en 4,25. (...) Les traductions commencent à parler de « l'homme » avant de passer au prénom Adam, mais la transition varie : Elle se fait en 2,16 (pour la Septante), 2,19 (pour la NIV), 3,17 (TOB, BS) ou encore 4,25 (Pléiade, BJ, NBS).* Autrement dit, les spécialistes ne sont pas d'accord sur le texte où s'effectue le passage du sens Adam-Humanité au sens de *Adamzakar*, c'est-à-dire l'homme. Il semble difficile de tracer une ligne claire qui séparerait de façon certaine ces deux formes. La plupart des commentateurs traditionnels font la césure, de façon inconsciente, entre Genèse 1 et Genèse 2, ce qui revient à attribuer au découpage en chapitres une valeur spirituelle non négligeable. Or, l'inclusion des chapitres 2 à 4 entre les deux mentions (Genèse 1,27 et Genèse 5,1) qui associent de façon explicite le vocable Adam aux deux composantes de l'humanité, devrait avoir une influence sur nos interprétations de ces chapitres d'autant plus forte que la dernière mention place cette parole dans la bouche même de Dieu. Matthieu Richelle plaide pour une unité littéraire dans l'ensemble des chapitres, dont la logique narrative suppose, selon lui, qu'Adam soit une seule et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Imaginer l'apôtre Paul en tension entre deux pôles peut sembler difficile à certains lecteurs, habitués à une lecture plus « aplatie », qui ne prend pas en compte les reliefs du contexte culturel, cultuel et circonstanciel de la rédaction des textes de la Bible. Pourtant c'était bien à cela que devaient se confronter les apôtres et les disciples face à cette révolution que constituait l'avènement de Jésus dans l'histoire humaine ! La révélation de la pensée divine n'a pas été transmise aux humains sous une forme encyclopédique ou par un enseignement magistral, mais dans une rencontre. La pleine compréhension des conséquences de cette révélation dans la vie concrète ne se produit pas par une reprogrammation subite et unique – même pour l'apôtre Paul foudroyé sur son cheval sur la route de Damas – mais elle nécessite une lente appropriation, une intégration, une transformation que le même Paul appelle le « renouvellement de l'intelligence³⁶ ». Souvenons-nous des disciples, de leur stupeur et de leur incompréhension, lorsqu'ils faisaient remarquer que si le mariage – donc la relation homme-femme dans le couple – était vraiment ce que Jésus en disait, cela n'était pas très avantageux pour eux. Jésus leur répond que c'est à cause de la « dureté de leurs cœurs » que certains aménagements au projet initial de Dieu avaient dû être intégrés dans la Thora. Souvenons-nous également de Pierre qui, même après la Pentecôte, et même après avoir ouvert la route du baptême aux païens – abolissant par là-même les privilèges d'être juif, revient en arrière et considère à nouveau ces différences en refusant de manger avec des non-juifs. Il se fait alors reprendre vertement par l'apôtre Paul (Galates 2,9-21). Même les apôtres les plus proches du Christ ont ainsi eu du mal à intégrer la nouveauté radicale de l'Évangile.

L'Apôtre Paul n'échappera pas non plus à cette réalité duelle, l'une culturelle et limitée, l'autre spirituelle et non contingente.

Certains spécialistes d'hier et d'aujourd'hui voient dans ces positions ambiguës un problème et une difficulté insurmontables et ils cherchent à hiérarchiser ces affirmations en apparence contradictoires. Et pourtant, nous l'avons vu, c'est faire violence aux Écritures que de vouloir aplatir ou uniformiser les réponses divergentes apportées à une même problématique. Il en est de même lorsque l'on tente de choisir l'une ou l'autre des affirmations bibliques comme clé d'explication satisfaisante à tous les problèmes. Linda Oyer³⁷ constate également la présence, dans l'ensemble des Écritures, de textes « dissonants » à propos des femmes, de leur place, dans l'Ancien Testament mais aussi dans les communautés chrétiennes naissantes. Pour elle, la façon la plus simple – et la plus nocive – de résoudre cette dissonance est de donner priorité à l'une des positions en minimisant l'impact et l'application de l'autre position, ce qui aboutit à la création d'un canon dans le canon. (Ce que font d'après elle, la plupart des tenants du féminisme chrétien, comme ceux qui défendent les thèses traditionnelles.) La façon la plus juste de gérer ces dissonances serait, au contraire, de les conserver toutes, mais en les structurant sous forme de paradigmes différents, qu'elle nomme « grilles de lectures ». La première de ces grilles de lecture est celle qui s'appuie sur Genèse 2 et la lecture traditionnelle des textes de Paul et qui donne la prééminence au premier-né, à l'homme sur la femme. La deuxième grille de lecture s'inspire de Genèse 1 et de la nouvelle création, comme projet de Dieu en Jésus-Christ. *Toute l'œuvre de Dieu dans l'histoire humaine est un mouvement vers cette nouvelle création, la libération de tout asservissement, la guérison de tout ce qui est brisé.* Linda Oyer

démontre facilement que cette seconde grille de lecture correspond mieux à la dynamique de la rédemption accomplie en Jésus-Christ. Elle reprend un paradigme de W. J. Webb qui *prend en compte le mouvement vers la nouvelle création* qu'il nomme la « trajectoire rédemptrice ». Puis, passant en revue les textes les plus souvent cités par les tenants et les opposants à une plus large place accordée aux femmes dans les églises, elle démontre leur inscription privilégiée dans l'une ou l'autre de ces grilles de lecture. Elle fait ainsi clairement apparaître le caractère dynamique et évolutif des Écritures : *Si l'interprétation des Écritures était statique, nous pourrions accepter l'esclavage aujourd'hui...*

Sa réflexion aboutit à un constat qui pourrait en effrayer beaucoup :

L'Église, si elle veut être fidèle à sa mission, doit se tourner vers l'Écriture. Le sola scriptura (l'Écriture seule) protestant ne donne pas toutes les réponses pour toutes les circonstances. Il présuppose au contraire que l'Église peut se tromper et qu'elle doit sans cesse revenir à la Bible. Ce retour à l'Écriture demande d'être conscient de ses propres questions, de son contexte, mais aussi du fait que l'Église s'inscrit dans une histoire, l'histoire du projet de réconciliation et de rétablissement d'une création brisée. Nous ne sommes pas les premiers lecteurs de la Bible : poser de nouvelles questions suppose aussi la connaissance des anciennes questions et des anciennes réponses³⁸.

4. Genèse 2,18.

5. 1 Corinthiens 11,8-9.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Car dans le royaume de Dieu, il n'y a plus aucun particularisme, qu'il soit lié au sexe, à la situation sociale ou à la nationalité, affirme l'apôtre Paul. Le texte de Galates 3,28 : *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ*, précise les conséquences de la vie par la foi mentionnée en Galates 3,11 : *Le juste vivra par la foi*. Nous sommes non seulement sauvés par la foi, mais bien plus, toute la vie du croyant est au bénéfice de cette foi. Le royaume de Dieu rassemble tous les enfants, les fils et les filles, tous héritiers des promesses faites à Abraham et à ses successeurs. Ainsi, lorsqu'un homme ou une femme, disciple du Christ, lit les Écritures, il ou elle entre en dialogue avec Dieu qui s'adresse premièrement à son humanité, et la parole qu'il ou elle entend alors, déborde complètement le cadre du genre *Zakar* ou *Neqevah*, pour s'adresser à l'Adam originel. Abraham, Joseph et David ont ainsi des messages à transmettre aux femmes, de même qu'Agar, Esther et Marie parlent également aux hommes !

Marie-Françoise Hanquez-Maincent met en évidence la volonté manifeste de l'évangéliste Luc de placer les disciples, hommes et femmes, sur un pied d'égalité dans de nombreux textes de son évangile, là où Matthieu et Marc n'y accordent que peu d'importance. Ainsi, dans l'évangile de Luc, des textes qui mettent en scène des personnages masculins sont immédiatement suivis d'histoires montrant des personnages féminins dans des situations similaires mais spécifiques à leur genre. De la même manière, les paroles du vieux Siméon accueillant Joseph, Marie et Jésus aux portes du temple laissent place ensuite à la louange de la prophétesse Anne. Et il en va de même des paraboles. Pour exemple, celle du bon berger précède celle de la drachme perdue, nouant ainsi les univers masculins et féminins dans une même thématique, celle de l'importance de suivre le Christ.

Dans la vie chrétienne, il n'y a réellement plus ni homme, ni femme. Le disciple du Christ partage en effet avec l'Adam féminin la position d'accueillant de la Parole. Son cœur est comme une terre, tantôt asséchée, tantôt fertile, mais qui doit être travaillée avant de recevoir la semence, comme le corps mature de la femme est prêt à accueillir la semence masculine. Dans la grande métaphore nuptiale qui traverse les Écritures, les hommes et les femmes se trouvent ensemble dans une posture féminine face à Dieu, figure suprême du masculin, fécondés les uns et les autres par l'Esprit qui vivifie toutes les créatures. Mais le disciple du Christ partage aussi, avec l'Adam masculin, l'invitation à passer à l'action, à répondre à l'appel qui lui est adressé. Si Dieu fait entendre sa parole dans un cœur, ce n'est pas pour qu'elle reste sans effet, mais pour qu'elle produise un fruit de vie, de force et d'abondance, d'initiative et de projet. Tous les humains sont appelés à devenir des « Christophores », *des flambeaux dans le monde, portant la parole de vie*⁵⁰. Le disciple du Christ s'inscrit ainsi successivement devant Dieu dans ses deux dimensions, masculine et féminine. Il réunit en lui-même :

– des valeurs considérées comme masculines : la force, la vaillance, la détermination du guerrier et du combattant, (espace et action) comme dans Éphésiens 6,10-12 : *Puisez votre force dans le Seigneur et dans sa grande puissance. Revêtez-vous de l'armure de Dieu afin de pouvoir tenir ferme contre toutes les ruses du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre des êtres de chair et de sang, mais contre les Puissances, contre les Autorités, contre les Pouvoirs de ce monde des ténèbres, et contre les esprits du mal dans le monde céleste. C'est pourquoi, endossez l'armure que Dieu donne afin de pouvoir résister au mauvais jour et tenir jusqu'au bout après avoir fait tout ce qui était possible.*

– des valeurs considérées comme féminines, comme dans Galates 5,22 : *Mais le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance* (ces attributs relevant davantage du domaine de la relation et de la gestion du temps).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

stérile, inefficace quant à son objet, la rencontre avec le divin. *Jésus poussa de nouveau un grand cri, et rendit l'esprit. Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent. Étant sortis des sépulcres, après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la ville sainte, et apparurent à un grand nombre de personnes*⁶³. Lorsque le rideau du temple se déchire de haut en bas, lorsque la terre tremble, c'est tout l'édifice du sacré construit par le peuple juif qui s'effondre, avec pour conséquence immédiate l'accessibilité au Saint des Saints. Le lieu le plus secret du judaïsme est tout à coup visible au profane. L'accès à la présence de Dieu n'est plus réservé au seul grand-prêtre, une fois l'an, après une longue cérémonie de purification. L'esprit souffle et sort de ce lieu où il était confiné ; et voici que les morts reviennent à la vie. Imaginez la frayeur des proches qui voient arriver face à eux, « en chair et en os », leur oncle, frère, tante ou mère décédés il y a peu. Quel dilemme pour le religieux juif écartelé entre la stupeur, la crainte et la joie de la résurrection, et son effroi spirituel : Est-ce un mort vivant ou un vivant qui était mort ? Est-il pur ou impur ?

Dieu avait créé le monde par une série de séparations qui permettaient l'émergence d'un univers nouveau à partir d'une confusion stérile. Puis il avait donné existence à l'humanité de la même manière, en séparant l'*Adam* pour créer *Ish* et *Isha*. En tout dernier lieu, il avait mis à part le peuple juif par le même travail de séparation. Finalement, à l'intérieur même de ce peuple, il avait choisi de manifester sa présence en un lieu précis, par des rituels précis et des personnes spécifiquement nommées. Et voici qu'il détruirait tout cet édifice glorieux ? Car la déchirure du voile du temple ne signifie pas seulement que

tous peuvent maintenant entrer dans la présence du Dieu Très-Haut et trois fois Saint. Elle signifie aussi l'inverse : Dieu sort de son enfermement dans un sacré clivant. Le monde entier redevient le jardin où Dieu se promène librement. Plus rien n'empêche la rencontre entre ce Dieu, créateur, trois fois Saint et maintenant rédempteur, et les humains, malgré leur ineffable et irréductible différence. Le sacré n'a plus de raison d'être ! L'impur était tellement contagieux dans le système religieux juif, qu'un mort contaminait tous ceux qui le touchaient et la pièce même dans laquelle il était déposé. C'est maintenant l'inverse que défend le christianisme : c'est la pureté qui devient contagieuse. Toute distinction est abolie entre sacré et profane à la suite du Christ. L'étude des textes bibliques était réservée aux hommes ? Il en est maintenant autrement ! Chacun entre dans une nouvelle dimension où le statut de fils ou de fille de Dieu balaye les réalités anciennes et où les femmes, elles-aussi sont invitées à s'instruire. Le pouvoir et le droit d'exercer une autorité étaient sacrés et réservés à une élite masculine ? C'est une chose abolie ! La *dynamis* de Dieu – sa propre puissance, son esprit de vérité – est répandue sur tous, à la pentecôte, sans aucune distinction et elle invite chacun à mettre en œuvre ce qu'il a reçu. De plus, elle s'inscrit maintenant exclusivement dans une dimension de responsabilité de croissance et non plus de commandement⁶⁴.

Vivre la direction d'église autrement

Il est donc possible, en suivant ce modèle inauguré par Jésus et validé par l'Esprit saint à Pentecôte, de vivre la vie en église autrement qu'en s'appuyant sur une chaîne de commandement hiérarchique masculin, centré sur la notion classique de pouvoir. Pour cela il faut absolument sortir des définitions clivantes qui situent le rapport homme-femme soit dans un complémentarisme stérile, soit dans un égalitarisme revendicateur. L'un et l'autre blessent les hommes et les femmes qui s'y laissent enfermer :

– Le complémentarisme, tel qu'il est envisagé actuellement, est stérile, en ce qu'il décrit systématiquement les femmes par défaut, par les qualités masculines inversées. Il est premier, donc elle est seconde. Il est fort donc elle est faible. À lui l'autorité, à elle la soumission. À lui la raison, à elle l'émotion, etc. À tel point qu'ils semblent bien ne plus avoir grand-chose en commun. D'ailleurs ne viennent-ils pas chacun d'une planète différente⁶⁵ ? À trop vouloir les séparer, les différencier l'un de l'autre, le système a fini par réduire la femme à un sous-être humain⁶⁶, puisqu'elle hérite globalement des qualités reconnues comme mineures, là où l'homme est paré de toutes les qualités considérées comme nobles. Et l'on rejoint Aristote⁶⁷ qui, il y a fort longtemps, affirmait déjà que « la femme est un mâle manqué ». Ainsi vaut-il mieux, quand cela est possible, limiter les interactions avec elle et rester dans un entre-soi masculin, tout du moins pour les choses essentielles !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous voici au bout de notre réflexion. Des générations de femmes sont « entrées dans le jardin », prêtes à servir. Comme moi, elles ont entendu la voix du Maître les invitant à aller, à être ses porte-paroles auprès d'hommes et de femmes liés par la crainte. Comme moi, elles ont eu peur d'entrer dans cette réalité nouvelle où tant de choses restaient à définir, et comme moi, cela ne les a pas arrêtées. Toutes, nous avons appris à nous appréhender nous-mêmes dans une perspective plus large que celle dont nous avons hérité de nos pères ; nous avons découvert des façons plus justes d'exercer l'autorité, d'établir des rapports hommes-femmes, de vivre en Église, puisque nous étions tous également des disciples. Nous avons fait fi des moqueries, des insultes de ceux que la parole divine nous invitait à servir. Nous nous sommes efforcés de bénir ceux qui ne nous comprenaient pas et même ceux qui nous maudissaient. Nous avons persévéré. Nous avons tenu bon, conscientes que derrière nous des générations nouvelles se lèveraient et bénéficieraient de nos combats, de nos victoires, de notre exemple. Nous savions l'importance de cette posture parce que les chrétiens attachés aux paradigmes de l'autorité, du pouvoir et du patriarcat sont encore nombreux aujourd'hui. Ils ont accepté de laisser de la place aux femmes dans les cercles professionnels – ces combats-là datent du XIX^e siècle – mais le changement de culture que les demandes des femmes induisent dans le champ du religieux, de l'ecclésial, du familial, leur paraissent encore dramatiquement hors de propos, hors de sens et donc hors de portée.

Les textes bibliques permettent pourtant une lecture plurielle, offrant aux femmes et aux hommes la possibilité de vivre pleinement un partenariat différencié en lieu et place d'une complémentarité stérile centrée sur l'homme ou d'un égalitarisme revendicateur centré sur la femme. L'objectif divin est clairement d'amener les hommes et les femmes à travailler ensemble afin de construire une collectivité nouvelle à laquelle chacun collaborera selon ses spécificités et ses dons personnels.

Les églises catholiques, protestantes et évangéliques entrent lentement, chacune à leur manière et selon les latitudes laissées par leurs institutions respectives, dans cette dynamique de découverte de l'importance d'une mixité réelle dans le service. Chacune garde également ses réserves, ses lieux de blocages ou de tensions. Cet apprentissage est d'autant plus nécessaire que la « guerre des sexes » existe depuis que le monde est monde, et selon toute probabilité ne cessera jamais. Au vu de ce qui se passe dans nos sociétés encore aujourd'hui, la question de la place des femmes est probablement un enjeu majeur des prochaines décennies. Le mouvement mondial provoqué par les *#MeToo* et *#balance ton porc* qui ont déferlé sur les réseaux sociaux fin 2017, mais également le grand nombre de réactions incrédules et même parfois hostiles – qu'elles soient masculines ou féminines – face au raz de marée des accusations féminines provoquées par ces mêmes hashtags, démontrent la centralité actuelle du thème, mais également la profondeur des passions qu'il suscite. Nous tenons bon justement parce que nous savons que rien n'est encore vraiment acquis : l'humain crée en permanence de nouveaux paradigmes de croyances qui l'aident à se définir et à se comprendre lui-même, à réfléchir et comprendre le monde, et pourtant les choses évoluent lentement en ce qui concerne les rapports hommes-femmes alors qu'il est si facile de revenir en arrière.

Certes, la place des femmes dans la société a incroyablement évolué depuis le milieu du XIX^e siècle et au cours du XX^e siècle, mais des excès en tous genres n'ont pas conduit à un apaisement général et à une feuille de route cohérente, bien au contraire. Des lieux, des initiatives existent qui favorisent et construisent le dialogue. Mais parallèlement, comme en réponse à cette dynamique, naissent de nouvelles crispations et des replis identitaires, qui en s'exprimant, bloquent l'évolution des mentalités. Pour exemple, le livre « Marie-toi et sois soumise » de l'italienne Miranda Costanza a été numéro un des ventes dans les librairies religieuses en 2015 et 2016. De même, le succès de l'interminable litanie des *50 shades of Grey* et de leurs produits dérivés, prouve l'attrait que les relations brutales de domination peuvent exercer encore sur des femmes avides de vivre de nouvelles expériences et inconscientes de l'engrenage qu'elles suscitent. La question se pose alors pour chacun de nous : serons-nous ouverts à d'autres façons de vivre la foi, le couple et la relation hommes-femmes ou au contraire allons-nous, nous aussi, rejeter tous ceux et surtout toutes celles qui, à cause de leurs différences de points de vue, semblent mettre en danger nos propres convictions ?

J'ai souhaité faire entendre une parole différente, innovante, qui libère hommes et femmes des cadres qui les enferment tout en préservant les spécificités de chacun afin qu'ils puissent s'enrichir les uns les autres. Car, oui, le désir féminin interroge en permanence les hommes quant à la définition de leur propre identité et les oblige à sortir de leur zone de confort, à se mettre en mouvement. Et c'est une bonne chose !

Des femmes aujourd'hui refusent de se laisser définir par d'autres et marchent vers la conquête d'une « visibilité » et d'une existence plus active dans la société et dans l'église ; à leur côté, des hommes sont convaincus de la légitimité du désir de leurs compagnes et apprennent à écouter différemment leurs partenaires de vie, mais également à étudier autrement les textes qui sont au fondement de leur foi en Dieu. *Zakar et Neqevah* ne sont pas au bout de leur route, mais découvrent progressivement l'immense champ des possibles ouvert devant eux lorsqu'ils renoncent à la domination de l'un sur l'autre.

Quant à vous, lecteurs et lectrices, qui m'avez suivi jusque là, peut-être que votre combat pour construire un partenariat différencié et paisible n'est pas encore terminé. Alors, pour ceux et celles qui souhaitent aller plus loin, j'ai créé le blog <https://servireensemble.com>.

Je l'administre aujourd'hui avec Marie-Noëlle Yoder, formatrice au *CeFor Bienenberg*, en Suisse. Ce site vous propose des articles de fond, des témoignages de femmes et d'hommes qui ont cheminé et choisi de répondre aux appels qu'ils ont reçu, des mots d'humour pour dédramatiser le sujet (On en a bien besoin parfois !), des annonces d'événements et bien d'autres choses encore. Je vous y donne rendez-vous pour une prochaine étape sur votre chemin et peut-être pour des échanges plus personnels.

Le Seigneur dit une parole et les messagères de bonne nouvelle sont une grande armée.

Psaume 68,11